ACADÉMIE ROUMAINE
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
SOCIÉTÉ ROUMAINE D'ÉTUDES BYZANTINES

ÉTUDES BYZANTINES ET POST-BYZANTINES

Nouvelle série
Tome VII (XIV)

Le Centenaire des congrès des études byzantines (1924-2024)

Le congrès de Bucarest (1924) et l'internationalisation des études byzantines

Éditeurs

Andrei Timotin et Mihail Mitrea

2025

Byzance dans le Cône Sud au temps du Premier Congrès international des études byzantines

Pablo Ubierna

Abstract: The article examines the presence of Byzantium in the cultural and artistic life of Buenos Aires from the late nineteenth century to the early interwar period, and traces the beginnings of an academic tradition fostered by the efforts of Clemente Ricci and the visit of Charles Diehl following the Bucharest Congress of 1924. That same year, Diehl delivered several lectures at the University of Buenos Aires and at the National Museum of Fine Arts. His visit contributed to the creation of the first research centre for ancient and medieval history (including Byzantium) at the University of Buenos Aires.

Keywords: Argentine, Byzantine studies, Theodora, Charles Diehl, Clemente Ricci, University of Buenos Aires

Le Cône Sud. Même si l'expression « Cône Sud » évoque les exploits de Saint-Exupéry, de *Vol de nuit* et des héros de l'Aéropostale, elle semble plus naturelle en anglais – *Southern Cone* – ou, du moins, y posséder une plus grande tradition littéraire, notamment dans les domaines de la sociologie et des sciences politiques. Cette hésitation aurait peut-être justifié une présentation en anglais, mais grâce au caractère bilingue du colloque, le choix du français s'est rapidement et naturellement imposé. En effet, ce que j'ai à dire constitue aussi, dans une large mesure, un chapitre de la francophonie au bout du monde.

Il était particulièrement opportun d'évoquer le Cône Sud dans le cadre d'une rencontre académique consacrée au Congrès de 1924. En effet, à cette époque – *more antiquo* – le Sud était encore un Sud purement géographique. Même s'il pouvait présenter de nombreuses spécificités culturelles selon les régions, il n'était pas encore cet espace ambigu auquel nous faisons aujourd'hui référence avec des expressions

telles que *Global South*[1]. Cela dit, mon propre Cône Sud n'est qu'une fiction parmi d'autres, puisque, dans une synecdoque tout à fait invalide, je ne parlerai que de l'Argentine – et, en son sein, d'une seule ville, Buenos Aires –, ainsi que de la manière dont le Congrès de Bucarest y a été accueilli.

Buenos Aires et Bucarest : on peut dire que tout a commencé avec les diplomates-écrivains, tels que Paul Morand, qui nous ont laissé des descriptions vivantes de leurs séjours dans ces deux capitales. Une histoire tissée de regards oniriques, qui ont bercé tant d'exilés et leurs rêves d'un retour qui ne viendrait jamais. Là où les voyageurs établirent des correspondances entre l'architecture et l'espace artistique de Buenos Aires et de Bucarest – les deux pôles, disait-on à l'époque, d'une société de cafés, de théâtres et de librairies, dans lesquels résonnent toujours les mille voix de mille langues différentes[2].

J'imagine que cela a en grande partie résonné dans l'esprit de ceux qui ont lu dans la presse arrivée à Buenos Aires la tenue d'un Premier Congrès international des études byzantines à Bucarest en 1924. Et ces échos résonnaient sur un fond de plusieurs décennies de présence byzantine dans la vie artistique de la ville, qui allait ensuite se développer et faire le saut vers les études universitaires.

Ce qui suit est l'histoire de quelque chose qui aurait pu être, mais qui n'a pas été : le développement partiellement raté d'une tradition académique sur Byzance, laquelle ne prit forme que de manière limitée et constitua un mince cordon ombilical reliant la génération universitaire argentine des années 1920 aux chercheurs des décennies suivantes. C'est enfin un chapitre supplémentaire dans l'enracinement complexe des humanités universitaires dans un pays qui, en revanche, connaît un grand développement dans les sciences naturelles et biologiques, et d'où émergeront plusieurs Prix Nobel en Sciences[3]. Là où certaines traditions ont connu un développement modéré mais sérieux, comme les études sur l'Égypte ancienne – doublées de campagnes archéologiques menées avec des collègues français –, l'histoire médiévale des royaumes de Castille et de León et de l'Italie du centre-nord ainsi que la philologie classique, et la philosophie ancienne et médiévale – ce qui était

---

[1] Qui avec une généralisation abusive, voire biaisée, en tant que domaine académique, mêle l'Inde au Chili et la Chine à l'Uruguay.

[2] C'est une parabole qui s'étend sur un siècle, un bel arc, un degré de courbure, dont l'œuvre de Mircea Cărtărescu nous rappelle l'actualité et la pertinence. Des livres tels que *Solénoïde* ou *La Nostalgie* transforment ces rapports en une métaphore de nous-mêmes : les rues de Bucarest, ses banlieues, le spleen, les filles avec des ailes de papillon, les risques pris par *Le Roulettiste*, qui ne sont pas sans rappeler les aléas de *La Loterie à Babylone* de Jorge Luis Borges, ou même le partage de la profondeur complexe du *dor*, un concept et un mot qui s'accordent parfaitement avec le lyrisme de notre poésie et de notre musique urbaine. Tout nous est finalement proche, reconnaissable, intime.

[3] G. Jaim Etcheverry, *Houssay, Leloir, Milstein. Científicos Nobel argentinos*, Buenos Aires, 2017 ; M. de Asúa, « La gran tradición. Los logros de la escuela argentina de fisiología, bioquímica y biología celular », *Ciencia Hoy* 16, n° 94, 2006, p. 9-19 [réimpression dans id., *Más allá del experimento. Risas, razones e historias de la ciencia en la Argentina*, Buenos Aires, 2025, p. 139-151].

clairement visible pour nous, jeunes étudiants, à travers l'existence de bibliothèques de travail relativement bien fournies et un réseau de contacts internationaux –, les études sur Byzance, par contre, ne se sont guère développées, réduites à une faible présence dans les plans d'études et dans l'offre de séminaires sporadiques. C'est donc cette humble histoire que retrace l'étude qui suit.

Pendant les premières décennies du XIXe siècle, la formation intellectuelle, inspirée des Lumières, des révolutionnaires des années 1810 qui menèrent la guerre d'indépendance contre la couronne espagnole ne contenait guère plus que des mentions négatives de Byzance. En revanche, un peu plus tard, on remarque une bonne connaissance de Justinien, de Théophile *antecessor*, et les inévitables lectures de Procope par des avocats formés à la Faculté de Droit, sous l'enseignement de bons hellénistes tels que Mariano Larsen (1821-1894) et notamment l'Italien Matias Calandrelli (1845-1919)[4]. Ce n'était pas grand-chose, mais cela marquait les premiers signes d'un public lettré, au moins intéressé par certains aspects de l'histoire byzantine, et annonçait ce qui allait suivre. Et ce qui a suivi fut, vers la fin du siècle, l'apparition de Byzance sur la scène artistique et culturelle de Buenos Aires, une évolution que l'on peut résumer en quelques jalons[5].

Tout d'abord, il convient de mentionner l'achat et l'installation, dans le nouveau zoo de la ville, d'un ensemble de pièces appelées *Le Portique byzantin*. Le zoo de Buenos Aires a été fondé en 1888 sur 18 hectares, au cœur des Bois de Palermo, dans la partie nord de la ville. Aujourd'hui, il a été transformé en un éco-parc interactif qui préserve 42 bâtiments, classés monuments historiques, reflétant l'architecture classique des pays d'origine des espèces qui les occupaient. C'est pourquoi l'ensemble présente une grande diversité de styles architecturaux (chinois, hindou, mauresque et gréco-romain). De plus, il compte neuf ponts et trois lacs. Dans l'un d'eux, sur une petite île, se dresse le *Portique byzantin* (fig. 1).

Il y a quelques années, avec mon collègue Diego M. Santos, nous avons eu l'occasion d'étudier un groupe de six colonnes, ainsi que leurs chapiteaux et bases, acquis par Eduardo Schiaffino (1858-1935) à Venise au début du siècle dernier[6].

---

[4] Sur le territoire actuel de la République Argentine, l'*Universidad de Córdoba* (dans la ville du même nom) est la seule à avoir été fondée à l'époque coloniale (1613). L'*Universidad de Buenos Aires* (1821), l'*Universidad del Litoral* (Santa Fe, 1889), l'*Universidad de La Plata* (1897) et l'*Universidad de Tucumán* (1914) furent les autres universités fondées durant la période couverte par cette étude. Il est à noter que la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Buenos Aires, la première du pays, ne sera fondée qu'en 1896.

[5] Étant arrivés à ce point, nous pourrions envisager une autre direction. Notre récit pourrait se poursuivre avec l'apparition, au début du XXe siècle, d'une série d'églises orthodoxes ou catholiques de rite oriental, issues de divers courants migratoires, mais cela relèverait d'une autre étude. Si l'on ose une comparaison, peut-être excessive, dans le sillage de Raoul Glaber qui, au début du XIe siècle, évoquait le « blanc manteau des églises », on pourrait dire, pour la Buenos Aires des premières décennies du XXe siècle, qu'elle se parait d'un « manteau doré de coupoles ».

[6] D. M. Santos et P. Ubierna, *Informe preliminar elevado a la Comisión Nacional de Monumentos*

Fig. 1. Portique Byzantin, Eco-Parque (ancien Zoo), Buenos Aires.
© Wikipedia Commons

Schiaffino, peintre raffiné et fondateur du Musée national des beaux-arts, fut envoyé en Europe par le gouvernement national au début du XXe siècle avec un budget considérable pour l'achat d'œuvres d'art et d'antiquités. Il s'agissait d'un financement véritablement colossal – qui aurait pu couvrir de coûteuses expéditions archéologiques – et que Schiaffino allait dilapider.

Eduardo Schiaffino, en tant que correspondant d'un journal de Buenos Aires pendant ses études à Paris, avait rédigé la critique de la première de *Théodora* de Victorien Sardou en 1884, et il fut, dès lors, fasciné par Byzance. Néanmoins, en ce qui concerne l'achat d'art ancien, médiéval et oriental en Europe, il n'était pas l'homme le mieux qualifié pour la tâche qui lui était confiée. Pendant la même période, le naturaliste Clemente Onelli (romain de naissance et de formation) achetait des pièces

sobre el llamado "Pórtico Bizantino" del Ecoparque Interactivo de Buenos Aires, Buenos Aires, 2018 (inédit). En plus de nos propres observations, nous avons utilisé, pour ce rapport préliminaire, les références documentaires de *Cronología de la adquisición de columnas y de su instalación en el Zoo de la ciudad de Buenos Aires* qui nous ont été fournies par le Licenciado Pablo Chiesa, de la *Comisión Nacional de Monumentos, de lugares y de bienes históricos*. La seule étude approfondie est celle de D. Schavelzon, « El Pórtico Bizantino del Jardín Zoológico de Buenos Aires. Una reflexión sobre nosotros mismos », dans D. Schavelzon (éd.), *El Pórtico Bizantino del Jardín Zoológico de Buenos Aires*, Buenos Aires, 2013, p. 17-81, avec des références bibliographiques aux travaux plus anciens.

de très bonne qualité pour divers musées publics, et Juan Bautista Ambrosetti faisait de même pour le Musée ethnographique de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Buenos Aires. Des collectionneurs privés tels que Matías Errázuriz et son épouse, Josefina de Alvear, acquéraient également en Europe et dans l'Empire ottoman des pièces de premier ordre, aujourd'hui exposées dans les musées de Buenos Aires. Ce ne fut malheureusement pas le cas de Schiaffino en ce qui concerne les antiquités[7].

Il est manifeste que les colonnes, les chapiteaux et les vestiges de la fontaine ont été exécutés par une même main peu habile, révélant d'évidentes difficultés techniques dans la reproduction d'éléments de l'Antiquité tardive, en particulier pour les chapiteaux. Il est fort probable que les colonnes soient des créations fantaisistes, produites à une époque relativement proche de leur acquisition. Il en va de même pour la fontaine, qui a très certainement été fabriquée à la même période.

Dans la première moitié du XXe siècle, des pièces imitant l'Antiquité ou purement fantaisistes ont été produites en Italie pour orner les jardins et même les intérieurs des maisons nord-américaines. Sur des marchés plus vastes que le nôtre, des importateurs comme W. H. Jackson Co., basé à New York et Chicago, ont importé ces matériaux en grande quantité et les ont même fabriqués localement pour répondre à la demande.

Je ne vais pas m'attarder sur la place qu'occupait Byzance dans l'imaginaire fin-de-siècle, puisqu'Olivier Delouis y a consacré des pages magistrales[8], mais je vous dirai qu'une telle réception a également trouvé un écho dans le Río de la Plata. La décoration des colonnes, de la fontaine et de la structure en ciment – l'ensemble créant l'illusion d'une ruine – illustre bien la manière dont le public de Buenos Aires se représentait cette marge de l'Europe occidentale (Venise), à partir de laquelle commençait l'Orient. Cette référence à Venise est accentuée par la structure en ciment,

---

[7] Les pièces acquises par Schiaffino doivent être considérées comme provenant de Venise et non de la région d'Istrie ou de Trieste, comme elles le sont souvent à tort. Dans une lettre adressée au maire de la ville, Carlos Torcuato de Alvear, datée du 27 février 1907, Schiaffino précise clairement l'origine des colonnes. Le matériau dans lequel elles ont été sculptées, le calcaire connu sous le nom de *pietra d'Istria* – clé de l'architecture vénitienne – a semé la confusion quant à leur provenance. Cela dit, étant un peintre d'excellente formation et de bon goût, il acheta des œuvres précieuses de Goya, Titien, Ribera, Murillo et El Greco pour le musée des Beaux-Arts ou des sculptures pour les parcs publics, comme une copie en bronze du *Penseur* de Rodin que l'on voit aujourd'hui sur la Plaza Lorea dans la ville de Buenos Aires. Cf. *Archivo Schiaffino*, Legajo 2, 1903-1907, Archivo General de la Nación (AGN), 4 pages, cité par P. V. Corsani, « Hermosear la ciudad: Ernesto de la Cárcova y el plan de obras para los espacios públicos de Buenos Aires », *Estudios e investigaciones en teoría e historia del arte* 2, 2007, p. 67-82, article qui mentionne aussi d'autres nouvelles parues dans les journaux de l'époque. Pour la documentation du voyage en Europe, cf. « Misión Schiafino en Europa (1904-1908) », *Fondo Eduardo Schiaffino*, Área de Documentación y Registro, Museo Nacional de Bellas Artes, Buenos Aires.

[8] O. Delouis, « Byzance sur la scène littéraire française (1870-1920) », dans M.-F. Auzèpy (éd.), *Byzance en Europe*, Saint-Denis, 2003, p. 101-151.

moulée avec des armoiries de style vénitien et surmontée de ce qui semble être une vue frontale du *corno ducale*[9].

Il s'agit d'un ensemble factice, exotique et surchargé, mais qui constitue en même temps un pont vers un passé du Vieux Monde avec lequel l'Argentine a cherché à établir un lien et à s'identifier. Ce n'est donc pas un hasard si l'on y trouve une inscription témoignant de cette intention. Conçue dans une écriture épigraphique d'aspect médiéval, celle-ci ne présente d'ailleurs aucune difficulté de lecture[10] : IC XC CIVES PENTAPOLIS IN TVRREM ASCENDITE. Après l'abréviation onciale courante du grec Ἰησοῦς Χριστός (« Jésus-Christ »), le reste de l'inscription indique en latin : *cives Pentapolis in turrem ascendite*, « Citoyens de la Pentapole, montez à la tour ». Il s'agit d'une citation non littérale du *Cronicon Altinate*, un texte des XIIe-XIIIe siècles, connu sous le titre *Origo gentium Italiae seu Venetiarum*. Ce n'est pas une véritable chronique, mais plutôt une compilation de documents et de légendes sur l'émergence de Venise et l'origine des Vénitiens[11].

Ce texte tente de donner à Venise une origine légendaire, en la rattachant aux anciennes villes de la région – et à son passé classique – à travers l'exode massif de leurs habitants, fuyant une invasion des païens venus de l'Est. Cet exode aurait ainsi donné naissance à la nouvelle ville. Alors que les barbares s'approchaient de leur cité d'origine, une voix céleste se fit entendre, proclamant en latin : *In turrem ascendite, ad astra autem videte*, « Montez sur la tour, contemplez les étoiles ». Ce présage permit aux habitants de s'échapper. Dans une Buenos Aires où les études classiques et médiévales demeuraient encore empreintes d'un dilettantisme littéraire[12] – l'essai

---

[9] En principe, elle ne correspond pas – comme on pourrait s'y attendre en raison de la couronne – aux armoiries d'un doge, bien qu'elle soit similaire, en raison de la rose qui s'y trouve, à celles de Carlo Ruzzini, souverain entre 1732 et 1735. La fontaine présente également des armoiries vénitiennes – notamment par les caractéristiques générales du bouclier –, mais celles-ci sont en assez mauvais état et n'ont pas pu être identifiées.

[10] L'inscription, qualifiée d'« exotique » et ayant suscité le désir d'y voir une version altérée, mérite quelques notes. Elle pourrait constituer l'élément le plus intéressant de la série. D. Schavelzon (« El pórtico bizantino », p. 41-43) n'a pas pu la lire correctement, ce qui a entraîné de nombreuses erreurs d'interprétation.

[11] Ş. Marin, « Considerations regarding the Place of *Chronicon Altinate* in the Venetian historical writing », *Revue des études sud-est européennes* 51, 2013, p. 83-103, et aussi A. Divjak, « The motif of warning birds in Attila's siege of Aquileia and its survival and transformation in the *Origo civitatum Italiae seu venetiarum (Chronicon Altinate et Chronicon Gradense), La Cronaca di Marco* and *Chronica extensa* by Andrea Dandolo », *Acta Histriae* 21, n° 4, 2013, p. 493-512.

[12] À la fin du XIXe siècle, les universités du monde occidental adoptaient le modèle allemand de recherche et d'enseignement, qui incluait naturellement les humanités. Cela marqua un tournant pour le nouveau projet universitaire, surtout aux États-Unis : faire de la *scholarship* un mode de vie, en la séparant des modes de vie rentiers des élites lettrées. Il est intéressant de noter que cette distinction ne figurait pas dans les considérations de la fondation de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Buenos Aires (la première du pays) en 1896, qui était conçue comme un espace pour la revitalisation spirituelle de l'élite locale, une approche esthétisante qui ne nécessitait

étant le genre dominant et la connaissance scientifique encore limitée –, le recours à un texte rarement cité, issu d'éditions pas toujours accessibles dans les bibliothèques locales, et son utilisation dans un contexte pertinent constituent un mérite certain[13].

Un deuxième aspect important réside dans la fonction de l'inscription, qui constitue une clé de compréhension du monument dans le contexte de la forte présence de l'immigration vénitienne. Buenos Aires y est présentée comme une nouvelle ville qui, par ordre divin – la citation attribuée à Jésus-Christ dans les « ruines » du zoo était, dans le texte latin original, prononcée par une divinité anonyme –, a été peuplée et destinée à un grand avenir. Ces ruines, situées au milieu du lac, représentent une ville antique, probablement parallèle à Altinum dans le texte, mais correspondant à Venise (le Vieux Monde ?) dans un nouveau contexte : une ville pillée et abandonnée, dont les habitants ont traversé les eaux pour s'établir dans une nouvelle cité, Buenos Aires[14].

Bien que Schiaffino ait été trompé lors de son achat et que l'ensemble des pièces ait été pendant des décennies considéré comme « byzantin », il est intéressant de noter que son désir de posséder des pièces byzantines n'était pas anodin. En effet, il avait assuré le compte rendu de la première de *Théodora* de Victorien Sardou à Paris, dans un journal publié à Buenos Aires[15]. Schiaffino a également joué un rôle clé dans la présentation de l'œuvre de Sardou à Buenos Aires, dans le circuit du théâtre

---

pas de développement institutionnel (bibliothèques, chaires, séminaires) comme en Europe et aux États-Unis. Ernesto Quesada et Clemente Ricci s'opposèrent à cette approche, avec un succès variable, dans les décennies qui suivirent. Cf. C. Winterer, « Scholarship and Culture », dans id., *The Culture of Classicism: Ancient Greece and Rome in American Intellectual Life, 1780-1910*, Baltimore, 2004, p. 152-179, et pour l'Argentine, O. Terán, *Vida intelectual en el Buenos Aires fin-de-siglo (1880-1910)*, Buenos Aires, 2000. Pour le cas français, auquel nous reviendrons, voir maintenant P. Henriet et M. Veuille, « Les origines », dans P. Henriet (éd.), *L'École Pratique des Hautes Études. Invention, érudition, innovation de 1868 à nos jours*, Paris, 2018, p. 25-55.

[13] Pour la formation des historiens en Argentine au tout début du XXe siècle, voir P. Buchbinder, « ¿Qué debe saber un historiador? Reflexiones sobre los modelos curriculares y la enseñanza de la historia de la Argentina durante el siglo XX", *Clio & asociados* 15, 2011, p. 155-177. Il convient de souligner que le « Portique byzantin » fut installé dans l'ancien zoo de Buenos Aires à l'époque où le savant Clemente Onelli en assurait la direction.

[14] L'inscription explique la disposition de la ruine – à l'origine parmi les arbres, envahie par la végétation – dans le lac. L'utilisation des colonnes, chapiteaux et fontaines vénitiennes acquis par Schiaffino pour la création de ce monument symbolique est, dans ce contexte, brillante. Il a été décidé d'incorporer l'origine vénitienne du matériau en pierre (et non byzantine), lui conférant ainsi un sens cohérent dans l'ensemble.

[15] En 1884, Schiaffino reçoit une bourse du gouvernement pour se former en Europe. Il devient également correspondant d'*El Diario*, un journal de Buenos Aires, ce qui lui rapporte un revenu supplémentaire. Cf. A. M. Telesca et J. E. Burucúa, « Schiaffino, corresponsal de El Diario en Europa (1884-1885). La lucha por la modernidad en la palabra y en la imagen », *Anales del Instituto de arte americano e investigaciones estéticas « Mario J. Buschiazzo »* (Buenos Aires) 27-28, 1989-1991, p. 65-73, et L. Malosetti Costa, *Los primeros modernos. Arte y sociedad en Buenos Aires a fines del siglo XIX*, Buenos Aires, 2001.

francophone, avec Sarah Bernhardt et sa compagnie en 1893, ainsi qu'à plusieurs reprises par la suite.

À cette époque, un nouveau jalon a été ajouté à la présence byzantine à Buenos Aires. Dans un article sur l'impératrice Théodora publié en 1907 – la même année que l'achat des supposées antiquités byzantines – la revue *Caras y Caretas* publiait une photo du tableau de Théodora de Jean Joseph Benjamin Constant (1845-1902), qui fut ensuite acheté par la famille Madariaga-Anchorena et offert au Musée National des Beaux-Arts en 1912[16]. Le tableau y restera exposé en permanence jusqu'au début des années 2010[17] (fig. 2).

---

[16] Voir maintenant *Benjamin-Constant. Merveilles et mirages de l'Orientalisme. Exposition coproduite par le Musée des Beaux-Arts de Montréal et le Musée des Augustins de Toulouse*, Montréal – Paris, 2014. Cette remarquable exposition n'a pas pu présenter la *Théodora* du Musée des Beaux-Arts de Buenos Aires, en raison de la suspension par l'Argentine des programmes de prêts internationaux à la suite du krach boursier (*ibid.*, p. 20).

[17] M. Gálvez, « La donación Madariaga-Anchorena », *Nosotros* 7, n° 48, 1913, p. 203-204. À propos de ce tableau et de la figure de Théodora dans le public de Buenos Aires, cf. A. Viale, « La emperatriz Teodora en Buenos Aires. Las derivas de un mito », 2016, inédit. Après une quinzaine d'années, le tableau est de nouveau exposé depuis janvier 2025. Nous pourrions ici revenir à ce qui a été évoqué au début de ces pages concernant les relations entre Bucarest et Buenos Aires, au sein desquelles la redécouverte de la figure de Théodora constitue un chapitre à part. Celle-ci s'est opérée à partir de l'ouvrage *Théodora, le cadeau de Dieu*, que Marthe Bibesco lui a dédié en 1953 et qui fut lu à Buenos Aires, en principe, comme relevant du vaste univers proustien auquel appartenait l'autrice – un univers auquel se référaient aussi les grandes figures de la littérature argentine. Cf. B. Matamoro, « De la porteña Bucarest interbélica », *Cuadernos hispanoamericanos* 642, 2003, p. 77-93. Dans le cas de l'article de Blas Matamoro, il s'agit d'un texte de grande qualité qui, il y a quelques années, ravivait dans la mémoire des lecteurs argentins les similitudes entre les deux capitales. La réception de l'œuvre de Marthe Bibesco s'explique également par la comparaison qu'elle établit entre l'impératrice et Eva Perón, décédée l'année précédant sa publication. Cette analogie entre Théodora et Évita, ainsi que la revalorisation des deux figures – peut-être inspirée des conversations sur le discours politique contemporain que Marthe Bibesco avait l'habitude d'entretenir avec Thomas Whittemore – s'installe dès lors comme un topos de la discussion sur Théodora. Dans le même sens, H.-G. Beck le mentionnera brièvement dans *Kaiserin Theodora und Prokop. Der Historiker und sein Opfer* (Munich, 1986), tandis qu'une synthèse de l'évolution littéraire de cette comparaison est proposée par S. Ronchey, « La 'femme fatale', source d'une byzantinologie austère », dans M.-F. Auzèpy, *Byzance en Europe*, p. 153-175. Le sujet avait déjà été abordé, de manière plus restreinte, par Ronchey dans un texte antérieur : « La *femme fatale* bizantina », *Palaeoslavica* 10, n° 2, 2002, p. 103-115. Bien que comparer des sociétés si éloignées dans le temps et l'espace, et se concentrer sur les relations entre individus, puisse surprendre, le thème a perduré dans le champ académique. Il convient donc de signaler un dernier texte qui, sans doute en raison de sa contemporanéité, a échappé à l'excellente synthèse de Silvia Ronchey : C. Foss, « Theodora and Evita. Two Women in Power », dans C. Sode et S. Takács (éd.), *Novum Millenium. Studies on Byzantine History and Culture Dedicated to Paul Speck*, Farnham, 2001, p. 113-121. L'article de Clive Foss, un court essai publié dans un *liber amicorum* académique, demeure le seul texte d'une certaine envergure consacré à ce sujet. Clive Foss apparaît comme un historien intéressé par l'histoire politique argentine contemporaine, bien que ses références bibliographiques restent limitées à un petit ensemble de textes de vulgarisation en anglais. Enfin, l'audace de cette approche comparatiste se manifeste dans le fait que certains auteurs ont même tenté de relier ces deux figures au moyen de théories sur la réincarnation et la migration des âmes. Cf. L. Fischer-Pap, *Eva, Theodora: Evita Perón, Empress Theodora Reincarnated*,

Fig. 2. Jean Joseph Benjamin Constant. La Emperatirz Theodora. 1887. © Museo Nacional de Bellas Artes, Buenos Aires, Argentina. Photo Wikipedia Commons

L'achat du tableau par des collectionneurs argentins et son exposition à Buenos Aires – bien qu'ils aient renforcé la présence de Byzance dans la capitale argentine – l'ont fait disparaître du regard international. Encore dans les années 1980, le grand Robert Browning disait :

> It was no doubt the success of Sardou's play which led Benjamin Constant, a Belgian painter working in Paris and specializing in harem scenes for the tired businessmen of the Third Republic, to exhibit at the Salon of 1887 paintings of Justinian and Theodora, which attracted lively attention. Tastes change, however, and the portrait of Theodora was sold in London in 1909 for £378, and the next year for £ 52. Attempts to trace it have proved vain. It may well be lying forgotten in the cellars of some English provincial art-gallery[18].

Dans le livre *Theodora* de David Potter, publié en 2015, la présence du tableau dans la collection du Musée National des Beaux-Arts de Buenos Aires a été rétablie[19].

Ainsi, entre 1893 et 1912, la présence de Byzance sur la scène culturelle de Buenos Aires se renforça et se développa. C'est au cours de cette période que les études byzantines eurent, pour la première fois, l'occasion d'être pleinement intégrées à la discussion universitaire. En 1910, Ernesto Quesada – fils de diplomate, formé au Gymnasium et à l'université en Allemagne, puis docteur en droit à Paris[20] – publia un ouvrage fondamental, le fruit d'un voyage d'études effectué en Allemagne entre 1908 et 1909, qui aurait dû marquer l'histoire du débat sur les institutions universitaires en Argentine[21]. Or, ses recommandations – très importantes

---

Rockford, 1983. Pour revenir au problème initial, la lecture du texte de Marthe Bibesco, favorable à Eva Perón, dut surprendre une partie de l'intelligentsia argentine francophile et francophone, proustienne de surcroît, en grande partie opposée au gouvernement de Juan Domingo Perón, d'autant plus que l'un des termes de la comparaison, l'impératrice Théodora, occupait une place d'honneur au Musée national des Beaux-Arts dans le tableau de Benjamin-Constant.

[18] R. Browning, *Justinian and Theodora*, New York, 1987, p. 172.

[19] D. Potter, *Theodora. Actress, Empress, Saint*, Oxford, 2015, p. 210.

[20] T. Duve, « El contexto alemán del pensamiento de Ernesto Quesada », *Revista de historia del derecho* 30, 2002, p. 175-199.

[21] E. Quesada, *La enseñanza de la historia en las universidades alemanas*, La Plata, 1910.

pour un possible renouveau des études – ne furent pas suivies[22]. Dans ce vaste rapport (plus de 1300 pages) sur l'enseignement de l'histoire dans les universités allemandes, la place de Byzance est prise en compte dans les différentes universités où un cours relatif à Byzance était proposé. Il décrit ainsi des cours dans diverses institutions, non seulement à Munich avec Krumbacher (qui devait mourir vers la fin de cette même année 1909) et Maas, mais aussi à Göttingen avec Bonwetsch, à Tübingen avec Kornemann, et même à Breslau avec Seger, pour ne citer que quelques exemples, sans compter la description des chaires de littérature chrétienne ancienne, de droit romain, de l'Orient chrétien, ou encore les descriptions très détaillées des chaires et séminaires d'histoire médiévale. Cependant, ce qui aurait pu n'être qu'une simple accumulation descriptive de chaires, séminaires, professeurs et bibliothèques – en elle-même une mine d'informations utiles pour l'Argentine de 1910 – Quesada le transforme en un projet institutionnel, nécessitant ces éléments pour être pleinement compris. C'est pourquoi, vers la fin de son long volume de plus de 1 300 pages, Quesada propose l'Institut de Lamprecht à Leipzig, établi en 1909, comme modèle de développement institutionnel (thématique, méthodologique, architectural et budgétaire)[23]. Georges Le Gentil écrivait dans le compte rendu publié dans le *Bulletin hispanique* en 1912 :

> Le gros volume où celui-ci a consigné, en rentrant d'Allemagne, le résultat de ses observations, marque dans le développement des universités sud-américaines une date importante. On peut, sans exagération, lui attribuer la portée d'un manifeste. Il ne s'agit plus, en effet, de répondre aux besoins immédiats d'un pays en voie d'organisation. Le corps enseignant de Buenos-Ayres forme depuis longtemps des avocats, des médecins et des ingénieurs. Mais il est permis à l'Argentine, maintenant qu'elle possède le

[22] Quesada avait déjà publié un rapport sur la Faculté de droit de Paris, également à la demande des autorités locales. Cf. E. Quesada, *La facultad de Derecho de Paris. Estado actual de su enseñanza*, Buenos Aires, 1906.

[23] La proposition de Quesada s'est avérée plus que correcte, comme le temps le montrera. L'Institut de Lamprecht, fondé en 1909, a été intégré à la König-Friedrich-August-Gesellschaft, l'équivalent saxon de la société prussienne Kaiser-Wilhelm-Gesellschaft (KWG), qui, elle, ne serait fondée qu'en 1911. Cet institut représentait l'exemple le plus moderne – et particulièrement singulier dans son contexte en raison de sa vocation universaliste – d'un long développement institutionnel des sciences humaines qui se déployait en Allemagne depuis la fin du XIXe siècle. Cette structure institutionnelle serait finalement adoptée, dès sa fondation, dans les instituts de la KWG, puis maintenue au sein du Max Planck Institut, successeur de la KWG, et, par la suite, de l'Institute for Advanced Study de Princeton, qui a reproduit ce projet institutionnel. Cf. M. Schubert, « Zum Wirken Paul Fridolin Kehrs für ein deutsches historisches Zentralinstitut oder der lange Weg zum Kaiser-Wilhelm-Institut für Deutsche Geschichte », dans B. vom Brocke et H. Laitko (éd.), *Die Kaiser-Wilhelm-/Max-Planck-Gesellschaft und ihre Institut. Das Harnack-Prinzip*, Berlin, 1996, p. 423-444. Sur l'œuvre de Lamprecht à Leipzig, voir M. Middell, *Weltgeschichtsschreibung im Zeitalter der Verfachlichung und Professionalisierung: Das Leipziger Institut für Kultur- und Universalgeschichte 1890-1990*, Band 1. *Das Institut unter der Leitung Karl Lamprechts*, Berlin, 2005.

> nécessaire, de se donner, comme les nations du vieux continent, le luxe envié d'une culture désintéressée »[24].

Clemente Ricci, à Buenos Aires, exprima également, dans son compte rendu de l'œuvre de Quesada, des mots très élogieux pour un livre qu'il considérait déjà en 1910 comme un programme qu'il s'efforcera de réaliser :

> […] ha analizado, con ciencia y competencia raras el complejo mecanismo de la enseñanza de la historia en las universidades alemanas, y ha atesorado valiosísimas observaciones […] Todo lo que sea encaminar nuestra juventud universitaria a la seriedad de estudios, a la especialización, a la perseverante dedicación a 1a investigación sobre las fuentes originales: todo eso merece ser importado y fomentado y en ese concepto, nada mejor que los métodos alemanes de estudio y nada mejor, para estudiarlos y comprenderlos, que este libro"[25].

Il convient de rappeler qu'à cette époque, Abraham Flexner préconisait la réforme des études universitaires aux États-Unis, suivant la même lignée, en promouvant le modèle allemand déjà adopté par l'université Johns Hopkins, son *alma mater*[26].

Comme on peut le voir, Quesada puisait aux mêmes sources que Nicolae Iorga : l'enseignement de Lamprecht et le programme de l'Institut de Leipzig[27]. L'appel à une méthodologie historique visant à dépasser les limites nationales et à s'inscrire dans une

---

[24] G. Le Gentil, « À propos du livre de M. Ernesto Quesada, *La enseñanza de la historia en las universidades alemanas* », *Bulletin hispanique* 14, n° 3, 1912, p. 323-326.

[25] C. Ricci, *La Reforma*, août 1910. Les éloges de Ricci s'ajoutent à ce qui a été dit par divers professeurs allemands, français et nord-américains. Cf. E. Quesada, « La enseñanza de la historia », *Archivos de pedagogía y ciencias afines* 9, n° 25, 1911, p. 48-55.

[26] H. Röhrs, *The Classical German Concept of the University and its Influence on Higher Education in the United States*, Francfort, 1995 et T. N. Bonner, *Iconoclast: Abraham Flexner and a Life in Learning*, Baltimore, 2002. Lamprecht et Quesada continueront, pour leur part, de débattre des conditions des instituts de recherche et de la nécessaire réforme universitaire dans divers pays. Voir *Lettre de Lamprecht à Quesada* du 7 juillet 1912. *Lamprecht - Brief an Kollege (Ernesto Quesada)*, Leipzig, Schillerstr. 7, 15. Juli 1912, Universitäts- und Landesbibliothek Bonn, Nachlass Lamprecht: 1, Bestand 1: 2, Korrespondenzen: 2, Wissenschaftliche Korrespondenz: 43, S 2713: Korr. 43.

[27] Voir L. R. Pyenson, « Uses of Cultural History: Karl Lamprecht in Argentina », dans *Proceedings of the American Philosophical Society* 146, nº 3, 2002, p. 235-255. Louis Pyenson met en lumière la diffusion de la figure de Lamprecht, entreprise par Quesada, ainsi que la réception critique de l'œuvre de Quesada par des figures clés de l'époque, telles que Coriolano Alberini. Ce dernier a centré sa critique sur deux aspects particuliers : les fondements de la sociologie proposée par Quesada et la notion d'histoire culturelle telle qu'elle était comprise par Quesada et Lamprecht, et que Alberini critiquait du point de vue philosophique. Mais ce qui est le plus important, c'est qu'Alberini – ainsi que d'autres figures importantes de l'université de l'époque, comme Alejandro Korn et Ricardo Rojas – considérait que transplanter les méthodes allemandes à l'université argentine était une démarche pédante et, en fin de compte, contre-productive. Il s'agissait, sans aucun doute, d'une vision à très court terme qui a compromis le développement d'un format institutionnel dont la pertinence se révélera pleinement en Allemagne et aux États-Unis. Voir C. Alberini, « La enseñanza de la historia

histoire universelle nécessitait le développement de traditions de recherche couvrant diverses aires géographiques et époques, y compris Byzance. Cette vision, issue de Leipzig, était particulièrement pertinente pour un chercheur argentin désireux d'élargir ses domaines de recherche au-delà de l'histoire argentine et latino-américaine. En tant que pays d'immigration, l'Argentine se considère comme un miroir de l'universel et, de ce fait, cherche à trouver sa place parmi les nations.

À bien des égards, l'inattention portée au rapport de Quesada constitue une occasion manquée et illustre clairement l'éloignement des élites argentines des sciences humaines universitaires – au-delà des sujets liés à l'Argentine – pendant la Belle Époque[28].

Il convient ensuite de revenir sur le véritable fondateur des sciences humaines au niveau universitaire en Argentine, Clemente Ricci. Né à Casteggio, dans la province de Pavie, il avait étudié au séminaire épiscopal de Crémone, puis poursuivi ses études à Milan et travaillé aux côtés de Cesare Cantù dans son Institut. Après la retraite de ce dernier, qui mourut deux ans plus tard, Ricci se retrouva sans emploi. Il émigra alors en 1893 à Buenos Aires. La jalousie professionnelle, ainsi que son caractère parfois difficile, empêchèrent Ricci d'être embauché plus tôt par la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Buenos Aires, fondée en 1896. Cela le mena à concentrer son travail, principalement consacré à la critique biblique et au christianisme primitif, sur le circuit naissant de la formation théologique protestante en Argentine (principalement parmi les vaudois italiens, luthériens allemands et scandinaves, méthodistes, anglicans et presbytériens britanniques). À partir de son insertion dans ce milieu institutionnel, il publia d'importantes séries monographiques, comme la collection *La historia de Europa y de la segunda Roma* (*L'histoire de l'Europe et de la Deuxième Rome*)[29], qui commença à paraître en 1909, ainsi que des études sur des textes du Nouveau Testament, telles que son analyse approfondie du

---

en las universidades alemanas », *Nosotros* VII (VI), 1912, p. 56-64 ; id., « La enseñanza de la historia en las universidades alemanas: Las teorías de Lamprecht », *ibid.*, p. 97-120.

[28] Ernesto Quesada, épuisé et déçu par la direction que prenait la recherche scientifique dans son pays, est mort en 1934 en exil (auto-imposé) en Suisse, après avoir fait don en 1928 de sa bibliothèque de plus de 80 000 volumes à l'Allemagne, laquelle constituera la base de l'Institut ibéro-américain de Berlin, fondé autour de celle-ci en 1930. Cf. P. Buchbinder, *Los Quesada. Letras, ciencias y política en la Argentina, 1850-1934*, Buenos Aires, 2012. Pablo Buchbinder a souligné de manière synthétique et perspicace l'opposition entre la vision universitaire de Quesada, centrée sur le développement d'institutions dédiées à la recherche – une vision qui opposait déjà son père, le diplomate Vicente Quesada, à Domingo F. Sarmiento, 1811-1888, président de la République entre 1868 et 1874 – et celle d'une tradition locale qui finira par privilégier, avant tout, la formation professionnelle (avocats, médecins, ingénieurs). Les médecins et ingénieurs parviendront à sortir, finalement, de ce professionnalisme et à développer de véritables traditions scientifiques dans les sciences médicales, biologiques et physiques. Voir aussi P. Ubierna, *Las Humanidades. Notas para una historia institucional*, Gonnet, 2016, p. 123-139.

[29] Le titre de cette collection comprenait la première mention de Byzance dans l'édition universitaire et scientifique argentine.

codex Freer, la première étude de ce genre, publiée dans sa version initiale en 1913[30]. Il n'est engagé par l'Université de Buenos Aires qu'en 1922, après les changements apportés par la réforme universitaire de 1918[31], où il commence à enseigner l'histoire du christianisme ancien et tardo-antique, abordant des thèmes byzantins récurrents dans ses travaux antérieurs, tels que la papyrologie de l'Égypte romaine et byzantine, ainsi que l'étude des textes du VIe siècle.

Le cas de Ricci était très différent de celui de Quesada. Bien qu'il fût un excellent germaniste, sa vision du développement institutionnel était sans aucun doute centrée sur le modèle français. Depuis toujours, son modèle d'organisation et de développement était l'École Pratique[32]. Il est intéressant de noter que Ricci a par la suite déclaré que, même si l'Argentine des années 1850-1860, en raison des guerres civiles, ne pouvait pas se permettre le luxe de la France du Second Empire – en référence à la date de fondation de l'École Pratique en 1868 –, elle en avait désormais les moyens dans les années 1880, une période où l'organisation universitaire fut renforcée par une génération politique déterminée à moderniser le pays[33]. Ce manque de vision de la part des élites du pays, qui n'ont pas suivi l'exemple français en matière de développement universitaire des sciences humaines – ces mêmes élites qui avaient pourtant structuré l'enseignement primaire et secondaire ainsi que les études de médecine et de droit sur le modèle français –, le surprendra jusqu'à la fin de ses jours. Ricci, suivant l'exemple de l'EPHE, fut celui qui introduisit finalement le système de séminaire à l'Université de Buenos Aires[34]. Passons donc à l'année 1924.

Les nouvelles du Congrès de Bucarest, qui s'est tenu en avril, arrivent à point nommé, permettant à Ricci d'inclure l'importance de Byzance dans les considérations

---

[30] Le sujet faisait partie du premier séminaire de Ricci à l'Université durant l'année 1922-1923, avec une publication ultérieure en 1924.

[31] La réforme universitaire de 1918 constitua un mouvement de transformation académique qui, dans le domaine des sciences humaines, soutenait le travail scientifique et visait à écarter le dilettantisme ambiant. Née à l'Université de Córdoba – alors considérée comme plus arriérée que les autres universités –, elle proposa une série de transformations et s'étendit à d'autres pays d'Amérique latine. Voir P. Buchbinder, *¿Revolución en los claustros? La Reforma Universitaria de 1918*, Buenos Aires, 2008. Un nouveau groupe d'autorités fut celui qui permit enfin à Clemente Ricci d'occuper une place à la Faculté de Philosophie et de Lettres.

[32] Elle-même une institution vouée au renouveau, comme nous l'avons mentionné plus haut.

[33] C. Ricci, « La historia de las religiones », *Verbum. Revista del Centro de estudiantes de filosofía y letras* 85 (27), 1934, p. 165-170. Pour souligner que le problème n'était pas économique (une excuse trop souvent invoquée), Ricci donnait l'exemple du développement de la grande tradition de l'orientalisme italien, à Naples, Pavie et Florence, réalisée malgré de grandes difficultés économiques. Il s'agit d'un projet qui, au-delà de l'évidente influence française, pouvait également être interprété comme le déploiement institutionnel de la vision historiographique holistique proposée par son ancien maître, Cesare Cantù, dont l'œuvre – notamment son *Histoire universelle* – a exercé une vaste influence en Argentine et dans toute l'Amérique latine.

[34] Quelque chose que Quesada avait également souhaité mais qu'il considérait encore comme très problématique et difficile en 1910.

qu'il présente aux autorités de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Buenos Aires. Il souhaite ainsi fonder un institut de recherches en histoire ancienne et médiévale – une adaptation (et limitation) du vieux projet de Quesada, centré cette fois uniquement sur les études classiques et médiévales. Cet institut sera, quelques années plus tard, scindé en plusieurs départements dédiés à la philologie classique, ainsi qu'à l'histoire ancienne et médiévale. Les considérations que Ricci inclut dans le rapport qu'il soumet aux autorités de la Faculté en août 1924, concernant les sujets à aborder, la méthodologie d'étude et un plan de publications, se rattachent non seulement à l'ensemble de ses travaux antérieurs, mais aussi à la pertinence de ces études dans un contexte international (le Congrès de Bucarest souligne cette pertinence pour Byzance)[35]. C'est à ce moment-là qu'il commença à inclure formellement l'étude de Byzance dans les programmes d'études et, surtout, à constituer une bibliothèque de travail. Ses séminaires sur la papyrologie, l'épigraphie, l'Égypte romano-byzantine et le VIe siècle firent désormais partie intégrante du programme d'études, formant les premiers chercheurs qui, à partir de la fin des années 1920, se consacreront au monde byzantin à Buenos Aires. Parmi eux figuraient notamment Alberto Freixas, qui publiera des études sur le VIIe siècle et l'historiographie de la période méso-byzantine, succédera à Ricci à la direction de l'Institut et fondera la revue *Anales de historia antigua y medieval*, toujours active aujourd'hui, ainsi que Sara de Mundo Lo, qui se consacrera à l'étude de la vision byzantine des croisades.

La présentation de son projet aux autorités de la Faculté en août – une date inhabituelle dans un pays du Cône Sud où l'année universitaire s'étend de mars à décembre – n'était peut-être pas dénuée d'arrière-pensées. En effet, ce même mois d'août 1924 tout cela sera renforcé par l'arrivée de Charles Diehl, invité par l'Institut de l'Université de Paris à Buenos Aires, profitant de l'été boréal mais en plein milieu de l'année académique en Argentine[36], qui apporta de nouvelles informations sur le

---

[35] Cf. « Informe De Clemente Ricci, Director del Gabinete de Historia de la Civilización, al Sr. Decano de la Facultad de Filosofía y Letras, Dr. Ricardo Rojas, 2/8/1924 », *Archivo de la Facultad de Filosofía y Letras*, 81, nº 1.

[36] A partir de 1920, l'Université de Buenos Aires a intégré un réseau académique mondial grâce à toute une série d'institutions, comme l'Institut de l'Université de Paris (IUP) à Buenos Aires, l'Institut culturel espagnol et l'Institut culturel argentin-allemand, qui ont toutes facilité l'arrivée de chercheurs étrangers afin de donner des cours et de mener des activités de recherche à l'université. Inauguré en 1922, l'IUP bénéficia du soutien du gouvernement français, de l'Université de Paris et de l'Université de Buenos Aires à laquelle il est rattaché. Concernant l'IUP à Buenos Aires, voir H. Pelosi, *Argentinos en Francia. Franceses en Argentina, una historia colectiva. Prólogo de Paúl Dijoud*, Buenos Aires, 1999, p. 216-250 et N. Barcolla, « Política y contingencia en la circulación global de ideas. Un caso de estudio: el Instituto de la Universidad de Paris en Buenos Aires en la primera mitad del siglo XX », dans S. Klein (éd.), *A circulação do conhecimento em teoria e prática*, Curitiba, 2023, p. 37-52. Bien qu'une institution équivalente à l'IUP – l'Institut des universités argentines à Paris, dont la fondation fut engagée à partir de 1923 – ait eu une portée limitée, la Fondation Argentine fut établie en 1928, parmi les premières dans la Cité Internationale Universitaire de Paris. Cf. H. Pelosi, « Sociabilidad y vida universitaria. La fundación argentina de la Ciudad universitaria de

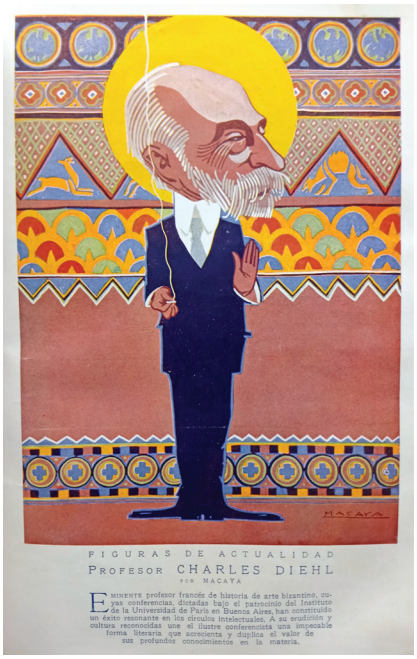

Fig. 3. Charles Diehl par (Luis) Macaya, *Caras y Caretas* (Buenos Aires), nr. 1355, 20 septembre 1924. Photo de l'auteur

congrès de Bucarest et donna également divers séminaires sur l'histoire byzantine[37], qui rencontrèrent un grand succès, faisant de lui une figure largement connue et médiatisée par la presse[38] (fig. 3).

Mais cette année-là, un autre événement important s'est également produit, élargissant l'audience intéressée par Byzance. À peine quelques semaines après la fin des cours de Diehl à Buenos Aires, de nouvelles informations concernant la tenue du congrès de Bucarest parvinrent en Argentine, principalement par l'article de Louis Bréhier dans la *Revue internationale de l'enseignement*, une publication largement lue et discutée dans divers milieux culturels et éducatifs du pays. Ces milieux étaient fortement influencés par les modèles français, tant dans l'enseignement public – qui adoptait les principes de la laïcité à la française – que dans les nombreuses écoles congréganistes qui se multiplièrent en Argentine, notamment après les lois françaises de 1901 et 1903 et l'expulsion des

Paris », *Temas de historia argentina y americana* 24, 2016, p. 145-180. La diplomatie culturelle française proposait d'adopter un système de conférences destinées au grand public, plutôt que des cours réguliers à l'université, et encore moins un échange de professeurs. Ce système fut finalement adopté par l'IUP. En revanche, Quesada avait soutenu un accord de nature très différente entre l'Université de Berlin et celle de Buenos Aires à la fin de la première décennie du siècle. L'offre allemande avant la Première Guerre mondiale était similaire à celle utilisée pour les échanges avec les États-Unis : douze professeurs allemands donnaient des cours à Buenos Aires chaque année, tandis que douze Argentins en faisaient de même à Berlin. Lorsque l'accord entre Berlin et Buenos Aires fut finalement conclu en 1922, il prit un format semblable à celui adopté par les Français. Voir l'intervention de Quesada à la réunion du Senat (*Consejo Superior*) de l'Université, dans « Consejo Superior. Sesión de 1 de agosto de 1911 », *Revista de la Universidad de Buenos Aires* 15, 1911, p. 374-377 ; P. Buchbinder, « Los orígenes de la Institución Argentino-Germana: una aproximación al intercambio académico de la Universidad de Buenos Aires en tiempos de la primera posguerra », *Jahrbuch für Geschichte Lateinamerikas* 51, 2014, p. 351-371.

[37] Lors de son séjour à Buenos Aires, il a donné deux séminaires : l'un au Musée des Beaux-Arts sur « Villes et art chrétien en Méditerranée », et l'autre à la Faculté de Philosophie et Lettres, sur « La vie à Byzance ».

[38] Comme en témoigne une note publiée dans le magazine d'actualité le plus diffusé, *Caras y Caretas*, n° 1355, 20 septiembre 1924.

congrégations[39]. À la fin de cette année 1924, les autorités de la Faculté ont donné leur approbation au projet de Ricci[40]. Cette confluence de circonstances ferait de 1924, en Argentine aussi, une sorte d'*annus mirabilis* pour les études byzantines, car c'est à ce moment-là qu'elles furent incorporées au curriculum universitaire[41].

Ce qui était une vision prématurée de la part de Quesada en 1910 devint possible avec l'embauche par l'Université de Buenos Aires de quelqu'un comme Ricci, qui allait développer des programmes d'enseignement et de recherche. Bien que limités, ces programmes allaient transformer l'évolution des sciences humaines en Argentine en accordant une modeste place à Byzance. Ce n'est que dans les années 1990 qu'une nouvelle série de bourses de recherche permit la formation, en Argentine et en Europe – surtout en France, en Belgique et en Allemagne –, d'un nouveau groupe de chercheurs qui constitue aujourd'hui le noyau du Comité argentin des études byzantines et assure l'enseignement de l'histoire et de la littérature byzantines dans diverses universités nationales[42].

---

[39] L. Bréhier, « Le premier Congrès international des études byzantines à Bucarest », *Revue internationale de l'enseignement* 78, septembre-octobre, 1924, p. 266-275.

[40] Ricci prit ses fonctions en 1924 en tant que directeur d'un « Cabinet d'Histoire de la Civilisation », à partir duquel furent fondés en 1927 deux instituts : l'Institut d'Histoire ancienne et médiévale de l'Europe, ainsi que l'Institut de Philologie classique, lequel comprend également aujourd'hui une section de Philologie médiévale et byzantine. Voir D. M. Santos et P. Ubierna, « Clemente Ricci (1873-1946) y las Humanidades como parte del proyecto científico en la Argentina », *Ciencia Hoy* 30 (179), 2022, p. 57-60.

[41] *Caras y Caretas*, n° 1355, 20 septembre 1924, p. 59 ; voir aussi *Revista Universidad de Buenos Aires* 21, n° 1-3, 1924, p. 344 et suiv.

[42] La recherche et l'enseignement sur Byzance et le christianisme oriental se concentrent principalement dans deux universités publiques de la capitale : l'Université de Buenos Aires (UBA) et l'Université Pédagogique Nationale (UNIPE), ainsi qu'à l'Université Nationale de Cuyo (Mendoza) et à l'Institut d'Histoire et des Sciences Humaines du Conseil National de la Recherche Scientifique et Technique (CONICET) à Buenos Aires. Toutefois, des cours sporadiques sont également proposés dans d'autres universités du pays. L'histoire de l'art byzantin reste encore à développer. Le *Comité Argentino de Estudios Bizantinos* (CAEBiz) est membre de l'Association internationale des études byzantines (AIEB) et regroupe une vingtaine de chercheurs travaillant dans l'enseignement supérieur, tant en Argentine qu'à l'étranger.